



Romain Gary, *Europa* (1972)

27 ans après Education européenne Gary revient au thème de l'Europe alors qu'il est une dans une période créatrice difficile. Dans ce roman délirant – au sens propre du terme – l'auteur met en scène Jean Danthès, ambassadeur de France en Italie et son amour pour l'Europe incarnée dans la figure dédoublée de Malvina von Leyden et de sa fille Erika qu'accompagne le personnage –redondant dans l'œuvre de Gary – du Baron, personnification du destin, haïe par Gary. « Dédoublement de la personnalité » : telle est bien la clé de chaque personnage ou aspect de cette œuvre de fiction — comme elle l'est de l'Europe elle-même, cet autre conte de fées. (extrait de la préface à l'édition américaine).

1927 était un assez bon cru, un moment où l'Europe avait retrouvé pour quelques brefs instants de répit un souffle civilisé, avant une nouvelle rupture entre sa culture et sa vérité, entre ses chefs-d'œuvre et Hitler.

Gallimard, coll. « folio », 1999, p. 22.

— Dis, p'pa, qu'est qu'est, l'Europe ?

— En Angleterre, cela voulait dire : savoir mourir pour ses attitudes. En France : tenir toujours prête une excuse hautement humanitaire. En Allemagne, cela n'a jamais signifié rien d'autre que l'Allemagne. L'Europe, oui... Un certain théâtre de l'esprit, purement gesticulatoire, où le public savait qu'il était joué, mais se délectait néanmoins du spectacle, où la France avait oublié son rôle, mais découvrait un souffleur génial : de Gaulle... Ce que l'Europe avait de plus caractéristique, ce en quoi elle se différenciait le plus nettement de l'Amérique et de l'Orient — bien qu'elle ignorât, ou fît semblant d'ignorer cette vérité scandaleuse, jamais avouée, mais dont est née toute la culture occidentale — c'est que, depuis le Moyen Âge, la priorité était donnée secrètement à la beauté. La justice était belle, les idées étaient belles, le sacrifice, l'héroïsme, la conscience, tout cela était beau... Liberté, égalité, fraternité : l'exaltation dans la recherche de la perfection, du chef-d'œuvre vécu... Naturellement, ce n'était qu'une récitation : il suffisait de bien dire. La mise en pratique exigeait trop de générosité. L'idéalisme européen a été d'abord et par-dessus tout une esthétique. La Renaissance avait placé la beauté au sommet et c'est ainsi que l'Europe faillit apparaître... Le sens du sublime était à ce point développé, même chez les plus cyniques, que c'est cet abominable gredin de Talleyrand qui rédigea de sa main la Déclaration des droits de l'homme... Saint-Just, Danton, Robespierre, c'est l'envolée lyrique, ce n'est plus Rome qui brûle pour inspirer le violon, c'est la beauté des violons qui met le feu à Rome... Tout, dans la Révolution française, se réclame de la beauté, jusqu'au pied de la guillotine, « Montrez ma tête au peuple, elle en vaut la peine ! » : avant de crever, Danton sacrifiait à la littérature... Être cartésien, cela voulait dire d'abord aimer



l'harmonie, les schémas aux proportions admirables, l'équilibre où tout se tient : un délice pour l'esprit... La logique, qu'est-ce donc, si ce n'est d'abord une esthétique : comme la justice, elle parle de perfection... Lorsque le pouvoir est tombé aux mains de la lumpen-bourgeoisie, ces singes du médiocre sont passés du romantisme à son Kitsch : ce fut le fascisme... Je ne méconnaissais pas la part de l'imposture, du charlatanisme, de l'illusionnisme, de l'artifice et de la tricherie, inséparables de tout grand art, de toute démarche artistique : du Cyclope d'Homère à Picasso, la culture a toujours été cette poudre que la condition mortelle de l'homme se jette dans les yeux... Comme dans tout esthétisme, il y avait divorce avec la réalité : qui donc peut exiger des songes qu'ils aient les pieds sur la terre ? Les rêves volent haut : quand ils touchent terre, ils rampent et crèvent... Et puis on a trouvé la clef des songes : Freud, Marx... Ce siècle a vu pour la première fois la séparation de la culture et de la civilisation, et ce furent l'Amérique et la Russie soviétique... Il ne peut pas y avoir d'Europe tant que l'homme continuera à être démystifié... Dès que l'homme se coupe des mythes au nom du réalisme, il n'est plus que de la barbaque... La démystification poussée jusqu'au bout d'une rigoureuse logique, c'est sans limites, et cela peut être aussi bien le cannibalisme...

Gallimard, coll. « folio », 1999, p. 86-88.

Au cours de ses insomnies, il arrivait à Danthès d'errer, un flambeau anachronique à la main, de salon en salon et de siècle en siècle, parmi les fantômes de ces seigneurs tout-puissants qui croyaient faire l'Histoire, mais dont les seules œuvres qui demeurent sont celles qu'ils commandaient à quelques manieurs de pinceau, de burin et de pierre. Salle dite « du trône », salle des empereurs, salle des philosophes, « salon blanc », qui avait été la chambre de la reine Christine de Suède, grande galerie aux murs nus, galerie des Carrache, Bacchus et Ulysse parmi les stucs déjà touchés de baroque... Parfois l'ambassadeur levait son flambeau vers des fresques du plafond où Carrache avait représenté l'enlèvement et le viol d'Europe...

Gallimard, coll. « folio », 1999, p. 138.

Ce rapide jaillissement de culture, cet amour de ce qui n'avait jamais existé, mais se mettait à vivre comme une création posthume, une Europe qu'il évoquait avec une expérience si intime qu'il paraissait l'avoir tenue dans ses bras, la faisant parler d'une voix qui paraissait bien venir d'elle alors que ce n'était que celle du ventriloque : Danthès inventait son Europe comme Erika avait inventé son Dan thés. C'était l'étonnante fréquentation d'une histoire réécrite où Proust et Joyce se rencontraient secrètement pour procéder à un partage territorial, éviter les empiètements trop flagrants de l'un sur l'autre et concluaient un accord astucieux, afin de préserver jalousement l'originalité de leurs œuvres respectives qui tendaient à se rapprocher trop dangereusement ; où Talleyrand perdait la foi, parce qu'il n'arrivait pas à rencontrer le diable pour lui vendre son âme ; où Cagliostro rendait visite à Nietzsche, première hallucination du génial syphilitique, et leur conversation, dont Nietzsche avait fait le récit à sa sœur, impressionnait Thomas Mann et se trouvait à l'origine de sa conception du caractère charlatanesque de l'art, lui inspirant ainsi le



personnage du Hochstapler Félix Krull. Erika ne savait pas que Rilke était mort d'une piqure de rose, et pourtant il était son poète favori. Elle avait pour la littérature allemande un goût qui allait de pair avec celui des ruines romantiques. Le suicide de Werther annonçait déjà celui de l'Occident, de guerre en guerre. L'Europe ne pouvait pas survivre à l'usure par le mensonge du seul domaine où elle avait existé vraiment : celui du vocabulaire. Les mots lui avaient fait trop de promesses irréalisables. Tout, en elle, était contradiction : Nietzsche serait mort d'horreur devant le nazisme, mais le nazisme lui devait tout. Celui qui écrivait à son protecteur Louis de Bavière des lettres d'une servilité qui paraissait pédérastique, mais était simplement abjecte, Wagner, dont l'âme n'avait jamais cessé de compter ses écus, révélait à la fois par son génie et sa petitesse la raison de l'échec européen : la bourgeoisie, tout en créant sa culture, ne se sentait nullement tenue par elle, et ne concevait pas qu'une œuvre de beauté imposât des obligations sociales. Ce qui avait perdu la chrétienté, c'était d'avoir laissé Dieu au ciel, et l'Europe rata sa naissance lorsqu'elle laissa ses chefs-d'œuvre dans les musées, dans les bibliothèques et dans les salles de concert. Ce fut fini lorsqu'il apparut qu'un beau poème ne créait pas d'obligations humaines, et n'empêchait pas l'exploitation. Et pourtant, ce rêve d'une Europe dont elle ne voulait plus entendre parler, la jeunesse en héritait aujourd'hui jusque dans l'inconscience avec laquelle elle la rejetait. Lorsque les étudiants criaient « À bas la culture-alibi I » ils obéissaient fidèlement à la culture, c'était la culture qui parlait.

Erika savait que Danthès avait passé deux ans dans les camps de mort nazis, et il en parlait sans rancune personnelle. Pour lui, ce qui s'y était accompli, dans l'horreur des charniers, c'était aussi l'assassinat de l'imaginaire. Toutes les œuvres d'art y avaient péri : n'en étaient sortis que les faux, c'est-à-dire la vérité sur l'art des siècles et sur l'Europe. Les hommes y avaient souffert atrocement et y étaient morts, mais la Joconde s'en était tirée avec un sourire sale, les yeux baissés, et la gueule pleine de sang : la Culture, convaincue de mensonge, s'était retirée dans ses châteaux-musées et y avait repris son existence luxueuse. Danthès parlait de la culture comme un amant trahi par une femme qu'il adorait. « L'Occident a été longtemps une fidélité à ce qui n'a probablement jamais existé, dans l'espoir de lui donner ainsi naissance. Cette naissance n'a pas eu lieu et les nobles rêveries ont alors fait cette chute qui s'appelle fascisme. Mais si vous aviez demandé à Giotto de vous parler de réalité, il vous aurait parlé de Dieu... » Il s'exprimait comme s'il avait eu cinq cents ans.

Gallimard, coll. « folio », 1999, p. 157-160.

Lorsque les élites tentaient une révolution, fascisme ou bolchevisme, c'était toujours contre elles-mêmes et elles en étaient les premières victimes : tous les personnages de Tchekhov et tous les grands bolcheviks sans exception, ceux que Staline avait exécutés, étaient des bourgeois éclairés, pétris de culture. « Sortir de la sensiblerie pour accéder à une logique implacable », disait Boukharine, et Staline lui donnait raison en le fusillant...

Gallimard, coll. « folio », 1999, p. 173.



Judaïsmes européens. Laboratoires des identités partagées (1770-1930)

Le Mans Université 5 et 6 mars 2018

Nostradamus me parlait également de Mao avec une très grande estime et même avec des trémolos dans la voix, car voilà un charlatan qui était devenu un dieu vivant au nom de la réalité socialiste et qui avait bâti une Chine nouvelle avec l'œuvre d'un juif occidental, en même temps qu'il prohibait tout ce qui venait de l'Occident, y compris Beethoven. Admirable jonglerie, quelle classe, quelle maîtrise !

Gallimard, coll. « folio », 1999, p. 275-276.

De cette lutte avec le Baron, où chacun inventait l'autre dans un déploiement de maîtrise, il était difficile de prévoir le vainqueur. À moins que la réalité ne reprenne le dessus, en s'imposant à l'un comme à l'autre, les effaçant tous les deux avec leurs créations d'art, leurs mondes invisibles, pour ne laisser autour de cette absence de l'humain que l'ordre implacable des villas vides et la lucidité limpide du lac, et le parfum des roses et des lilas cesseraient alors d'exister, faute de connaisseurs. Et, dans l'hypothèse la plus cruelle, il n'y aurait au palais Farnèse qu'un ambassadeur de plus, et dans un hôtel meublé, encore un Nostradamus de foire dont le chapeau pointu ne serait plus que ce bonnet d'âne dont la société coiffe les têtes de ces mangeurs d'étoiles. Comme les nazis frappaient de l'étoile jaune les rêveurs juifs, pour punir ces usuriers qui n'ont cessé de prêter à la société des trésors d'imaginaire, musique, philosophie ou religion, réclamant en échange un intérêt exorbitant en monnaie de progrès, de révolutions et d'amour universel...

Gallimard, coll. « folio », 1999, p. 423-424.